

PARTIE II

FUCK L'AVENIR

[MCours.com](https://www.m-cours.com)

où commence la fin de notre bohème
franges étroites enserrant plaisirs incendies
rives magnétiques
confort opiacé
je ne sais plus
pourtant j'avais
voulu
pourtant voulais
encore

CE QUE TU SAIS DÉJÀ

je ne te prendrai pas par la main

tu n'as pas besoin de moi

les mots répondent aux images

répondent aux mots

gisements éconduits

je suis seul à connaître les images

elles ont surgi quelque part en moi

m'appartiennent

même si

je n'ai pas à t'expliquer tout ça

je ne te prendrai pas par la main

et tu comprendras tout

BERCAIL

Je le sais bien, je l'ai peut-être toujours su, en quelque sorte, la réalité, notre réalité, celle que nous nous sommes donnée, celle que nous avons tissée à même la fibre de notre imaginaire, ne sera jamais une possibilité, ne pourra jamais s'étendre au-delà du champ limité de nos visions jumelles. Nous sommes seuls depuis le début, seuls à bruler les images ordinaires, seuls à se battre contre la tiédeur des jours dupliqués.

Et nous jouons à vivre comme tout le monde joue à vivre, mais selon nos règles à nous, nos propres serpents, nos propres échelles, nos propres mouvements, décousus, nos propres esprits, indomptables, suspendus, majestueux.

J'ai mis du temps à saisir l'étendue de notre différence, à comprendre d'où nous venait ce besoin crucial de nous tenir à l'écart du temps, de survivre hors du présent de tous ces autres qui se racontent leurs ressemblances, leurs parcours parallèles, calculés, méthodiques, ces pantomimes pleins de leurs certitudes qui se nourrissent mutuellement par l'image d'eux-mêmes retrouvée dans le regard de l'autre, par l'ambition, affirmée de vive voix, encore et encore, de ne jamais cesser d'exister, parce qu'il faut exister, parce qu'ils veulent exister, pour ne pas s'effacer, pour ne pas se retrouver face à soi, face à rien.

Je n'ai jamais appris la peur de n'avoir plus rien dont je puisse avoir peur. Avec elle, j'ai appris à nager dans l'étendue de chaque absence. Avec elle, j'ai appris à être l'arbre et l'écorce de l'arbre. J'ai appris à être l'eau et l'air et le feu et le vent et tout ce dont j'ai besoin. J'ai appris à

assembler les pièces d'une histoire sans dénouement. J'ai appris à croire aux fictions parfaites qui s'impriment en moi et en toi aussi, et nous tenons tête au sol sous nos pieds comme des prophètes, des êtres qui ont compris que le monde est moins dur à porter de l'autre côté. Le mensonge est sublime. J'y nage depuis le début, il est inscrit en moi. C'est la beauté que tu as jetée par-dessus l'immonde. C'est une murale que tu n'as jamais cessé de peindre de toutes ces couleurs qui émanent de toi et qui ne voudraient plus rien dire sans toi. C'est une forteresse *ad vitam* pour que je ne voie rien d'autre que l'idéal, notre idéal, à toi et à moi, à nous, indivisibles.

Ma mère m'a toujours raconté des histoires impossibles dans lesquelles s'improvisaient des bêtes sordides pour lesquelles je me prenais d'affection. Elle créait de toutes pièces un récit pour chaque nouvelle nuit à affronter. Son imagination était sans fin, une galaxie de possibles contenue dans sa tête à la fois fragile et puissante. Elle m'impressionnait, moi, tout petit, et elle, si grande, géante.

Lorsque j'ai mis les pieds à l'école la première fois, je me suis tout de suite réfugié dans un coin de la classe et les pleurs ont éclaté, incontrôlables. L'enseignante a eu beau tenter de me consoler par tous les moyens, je la haïssais plus que quiconque, elle qui s'emparait de ma mère dans le tableau noir de chaque journée. Je pleurais de rage contre cette imposture. Je pleurais du sevrage de l'étreinte de ma mère. Je voulais retourner auprès d'elle et y rester jusqu'à ce que nous mourrions tous les deux, enlacés.

ramer à contre-courant

peut-être s'affaïsser

dans un coup de vent rompu

inadéquat

sans histoire

Je la suivais partout où elle allait. J'étais le prolongement naturel de son corps. Et nous repoussions au lendemain chacune de leurs attentes envers elle, envers moi.

plus tard

toujours plus tard

pas encore

surtout pas encore

plus tard les yeux ouverts

plus tard l'ordre des choses

plus tard le décompte

plus tard l'angoisse

plus tard

juste un peu plus tard

Quand nous devions remonter à la surface pour reprendre notre souffle, nous courions le risque d'être désormais visibles pour ceux qui se tiennent debout sur la rive, ceux qui nous

harponneraient depuis l'aveugle de leur regard, ceux qui de nos carcasses dépecées feraient de l'engrais, pour des jardins qui n'existeront jamais.

SALUT

je vous salue, moi marie, pleine de crasse

le seigneur entre mes cuisses

je suis bénie entre toutes les femmes

et j'essuie le fruit de mes entrailles, fruit béni

chienne marie, mère de personne

priez pour moi, pauvres pécheurs

maintenant, jusqu'à l'heure de notre mort

adieu

SAFARI

Deleuze se précipitait agilement de mon portable au téléviseur, dans l'étroitesse d'un câble HDMI. Le couple et moi, on contemplait le vieil homme s'emporter contre le réductionnisme philosophique wittgensteinien. Je me disais que c'est beau, un bonhomme outré, et que plus tard j'aimerais être comme lui, mais que j'utiliserais des mots moins lourds pour des épaules érodées.

Benjamin et Elizabeth ont commencé à se lécher les lobes d'oreilles à mon insu. Deleuze m'absorbait tout entier dans son faisceau cathodique.

Juste avant, on jouait sur la console de Ben à un jeu qui consiste à faire rouler un amas d'objets, de débris, d'animaux et d'humains comme une boule de neige qui croit sans cesse, comme si on avait la prétention idiote d'arriver à cumuler et à posséder l'ensemble des choses abstraites.

Et juste après, Ben s'est métamorphosé en lion, lancé sur le matelas et, rugissant, s'agrippant au pied de lit en métal, implorait d'être secouru, peut-être pour nous dévorer par la suite, fidèle à sa nature animale nouvellement découverte. On a ri, Eli et moi, et lui, il a rugi plus fort, pour éventuellement oublier son identité et aller se chercher un verre d'eau.

Je me souviens très exactement de la lampe de la salle à manger, que j'ai aperçue en allant voir si Ben respirait encore. Je suis resté planté d'interminables minutes à la fixer, pour en comprendre les mouvements, les mandalas qu'elle créait sporadiquement et qui s'infusaient de

pigments toujours plus éclatants. Ben a interrompu ma transe et nous sommes retournés à la chambre, un peu plus nus, un peu plus désireux d'abécédaire.

Je me suis dit que ce serait beau, mourir ensemble cette nuit-là, juste un peu.

Mourir avant de s'endormir.

JENNIFER

Ça faisait pas longtemps que j'étais au centre, mais je m'étais déjà assez acclimaté pour savoir que Jennifer, c'est vraiment un nom de BS. Et sa physionomie appuyait plutôt bien l'affirmation.

Quand tu te fais ramasser par des plus vieux que toi cinq minutes avant le premier couvre-feu, tu apprends assez vite à jouer tes cartes comme du monde. Mes cartes, c'était Jennifer. Le troisième jour, elle était déjà en amour avec moi, ça fait que ça m'a pas pris de temps avant de m'en servir pour me défendre.

Les gars de quatorze ans, ça veut juste se frotter la graine après tout ce qui bouge. Ça, je l'ai su le deuxième soir, quand Jérémie avec un E pis Karl avec un K m'ont réveillé avec leurs pénis dans ma bouche. J'ai mordu par réflexe, mais ça ne les a pas empêchés de continuer les soirs d'après. C'était pourtant clair qu'ils m'utilisaient juste parce qu'ils savaient que je dirais rien aux TS ni aux gardes. Pour m'en débarrasser et recommencer à faire des nuits complètes, j'avais besoin d'un stratagème. C'est là que Jennifer m'est venue à l'esprit.

En sortant d'une activité de groupe, j'ai promis à Jennifer que je serais son chum si elle acceptait de me rendre un service. En échange de mon amour semi-inconditionnel, elle devrait se laisser fourrer des deux bords par Jérémie avec un E pis Karl avec un K les lundis, les mercredis et les vendredis, y compris les jours fériés.

Jennifer a accepté sans que j'aie besoin de la convaincre. Elle était tellement excitée d'aller gueuler dans toutes les aires communes que j'étais devenu son chum.

La routine s'est vite installée dans notre couple. On se voyait sur l'heure du midi pour manger ensemble. Les mardis et les jeudis, on allait au gym. La fin de semaine, on regardait des films pis on jouait au Nintendo. Jennifer était aussi simple à entretenir qu'une plante verte. Je lui tenais la main dans le corridor, je l'embrassais sur la joue de temps en temps, pis c'est tout. Elle avait le bonheur facile, la p'tite.

Trois mois après mon arrivée au centre, le gros TS est débarqué dans le salon pour demander à Jennifer de le suivre jusqu'à son bureau. Ce jour-là, Jennifer a appris qu'elle était enceinte. Elle allait devoir partir pour un centre plus spécialisé.

Pis moi, j'allais devoir recommencer à sucer.

NEIGES

Je ne savais pas encore que c'était le nom d'un parfum, celui que je humerais quelques années plus tard sur la coiffeuse de Mamie Bay. Je ne connaissais que l'excitation de la première fois et la crainte grandissant au fil des mois, alors que le froid s'imposait, toujours plus prenant, toujours plus violent. Les feux de bois s'amenuisaient après le coucher du soleil et nous dormions enlacés pour tromper l'engourdissement. Parfois je la serrais si fort contre moi qu'elle se réveillait pour grogner, et, plus vieux, mes étreintes lui laissaient les bras et les côtes bleuies.

Les premiers hivers se sont effacés de ma mémoire. Ceux dont je me souviens commencent à la troisième année de notre exil. Nous sortions seulement pour faire nos besoins et pour trouver de quoi manger, puis nous rentrions et ma mère calfeutrait le pied de la porte avec de la mousse ramassée avant les neiges de décembre.

Il fallait protéger l'espoir contenu dans chaque souffle chaud.

Notre seul ami se nommait Robert. Une fois par mois, Robert apparaissait dans le sentier près de notre maison, puis disparaissait avec maman pendant une heure ou deux, après qu'elle m'ait chassé vers le boisé. Je devais meubler le temps de l'abandon en cueillant des plantes ou en chassant des petites bêtes. L'hiver, je passais le temps en recherchant les branches de conifères les plus garnies, que je ramenaient pour isoler les fissures dans les murs et le toit de notre demeure.

Parfois j'espionnais Robert et maman par une fente dans le mur de sa chambre. Maman se tenait à quatre pattes comme une louve et Robert la tenait par les hanches pendant qu'il lui donnait des coups répétitifs. C'était toujours la même routine. Quand il avait poussé son long rugissement, Robert lâchait les hanches de maman et se détachait d'elle. J'observais avec fascination son gros pénis rigide, couvert de la merde ou du sang de maman, qui se dégonflait à toute vitesse pendant qu'il se rhabillait.

Dès que Robert repartait, je courais retrouver maman pour l'aider à ranger toutes les provisions qu'il avait apportées pour nous, terriblement excité à l'idée du festin qui nous attendait.

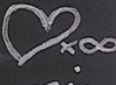

Ne mourez pas sans avoir exprimé votre musique & intérieure : comment j'ai grandi avec des parents spirituels.

Transformez votre COLÈRE en énergie positive : 
poser les limites et se faire RESPECTER!

Philosophie du coquelicot : prendre soin de soi pour prendre soin des autres.     

Le processus de guérison : guide en 12 étapes pour apporter à votre vie AMOUR, SENS et PUISSANCE

Lâcher prise sans laisser tomber : le pouvoir de la pleine conscience


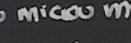
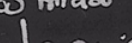
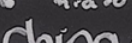
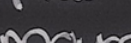
Être vraiment soi, aimer pleinement l'autre : 
la communication non violente  en couple et entre amis.

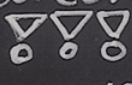
LA FORCE DE LA CONFIANCE : UNE THÉRAPIE POUR TROUVER SON UNIVERSE

Être bienveillant avec soi-même : pouvoir compter sur soi!

Le courage de dire OUI et de rendre l'impossible... possible

L'adoption : de la souffrance au mieux-être

 Agir et penser comme un chat        

Love! Aimez-vous pour aimer mieux : le guide de coaching amoureux par la love coach TV préférée des Français 

L'Art de mettre les choses à leur place : une vie meilleure dans un espace ordonné

Le bonheur est déjà là : comment créer de l'espace pour l'accueillir dans votre vie

L'Univers veille sur vous : comment se sentir en confiance et en sécurité en TOUT TEMPS

Plénitude de l'instant : vivre en pleine conscience

THÉRAPIE

Le 24 mai — je ne sais plus de quelle année —, j'ai voulu éponger les débordements de ma tête et je suis allé m'aventurer dans la section « Mieux-être » de la librairie au coin de la rue. Le corps vacillant, j'ai laissé mes yeux défiler le long des étagères, s'arrêtant brièvement sur des titres toujours plus nauséeux.

Au fil de ces livres imbéciles, je me suis dit que mon existence ne pouvait pas être aussi terrible que celle des gens qui magasinent dans une pareille section. Il me fallait chercher ailleurs. Je me suis inscrit en psychologie à l'université avec l'espoir un peu débile de pouvoir apprendre à ne pas mourir.

De trimestre en trimestre, je suis devenu excellent pour conseiller les gens autour de moi. Isaac venait me voir pour me parler de ses angoisses protéiformes, Joëlle s'épandait sans cesse au sujet de son ex contrôlant, Artémis cherchait dans mes réponses un peu de substance pour se construire un semblant de confiance en elle.

Personne ne me demandait comment j'allais. Personne ne voulait s'aventurer là. Ils savaient probablement que la tâche était trop pénible à relever. Je devais dégager quelque chose d'inquiétant, derrière tous mes silences, derrière toute l'abstraction avec laquelle j'abordais mon histoire.

Je ne pouvais pas leur en vouloir de ne pas disposer de l'excès de volonté qu'il aurait fallu pour chercher à comprendre quelque chose de moi.

J'étais seul depuis le départ et je ne voyais pas comment les choses pourraient être différentes.

[Mycours.com](https://www.mycours.com)

DÉMEMBREMENT

Montréal, 15 vendémiaire

À peu près correct. Pour ce que ça veut dire. Le dos droit, les mains presque pas moites. La tête fixée au mur. Je vais bien. Je vais stable. Je vais comme il faut, comme il faut que ça aille. Les paupières shakent mais le regard est fixe, stallé, obstiné.

Étais-tu là quand je rampais jusque chez toi ? Étais-tu là quand je me prenais pour un ver de terre un jour de pluie, en espérant une porte ouverte ? Je voulais pas te faire peur. Je voulais pas défoncer la fenêtre du salon, avant de défoncer la fenêtre du salon. Je voulais juste un peu de chaleur entre deux sirènes de police, entre deux piétons mal habillés, entre deux ruelles trop souillées. Toi t'étais rien d'autre qu'une ombre oscillant derrière un paravent de chez ikea. Toi t'étais rien d'autre qu'une ombre.

Y'a quelque chose de beau dans le vide. Ils l'ont déjà dit, mais c'est toujours vrai. Dans mes dédales sur tes avenues, y'a le vide que je continue à parcourir. Je sais pas m'arrêter. Je sais pas être immobile

devant tout ce qui bouge pas. Je suis à peu près correct. Pis ça veut rien dire au fond.

J'y ai presque cru. Parce que j'avais soif. J'avais soif. La bouche sur l'asphalte, le cul enfoncé dans le néant, l'espoir dilaté. Mon cell vibrait pour des conneries pis tu disais rien, comme si tu t'en foutais, comme si tu savais que ça servait à rien de se battre contre mes conneries. Mais j'espérais quand même une phrase, une plainte, une crise, une volée. Y'a personne pour me remettre à ma place. Personne pour me faire pisser dans mes culottes. Personne pour que je me sente minuscule. Mon arrogance fuck le chien de toutes les fourrières aux alentours. Je sais pas pleurer comme du monde. Je sais juste faire semblant, faire comme si, faire plaisir.

Je tourne en rond, sans bouger, deux index pour vivre à ma place, pour faire office de colonne. Je voudrais que tu parles de ça, de mon caractère de chienne sale, de mes fuck you répétés en attendant que le temps passe. Je sais pas comment dire ce que j'ai à t'dire. Je sais pas ce que j'ai à dire de plus.

Te rappelles-tu la fois où j'ai fait par exprès pour vomir sur ton tapis, juste pour que tu te souviennes de moi chaque matin ? C'est pas facile, puker quand t'as rien mangé depuis des heures. Je suis dévoué, tu le vois ben. J'ai de la volonté à revendre. Je suis minable jusque dans la moelle.

La première fois, j'avais oublié ma montre dans le char. T'avais perdu les clés du char. Je t'haïssais tellement. Tu riais pendant que je t'envoyais chier. T'as jamais su suivre le tempo.

&

LE COURS DES EAUX

parce qu'il faut respirer chaque souffle traversé chaque houblon dégorgé entre la dérive et la noyade ne pas savoir remonter ne pas vouloir émerger la tête éperdue la gorge tendue depuis le sol tremblement malgré les bouches larmoiments les pieds qui tombent les pièces détachées des détours insolubles aux lèvres nouées sous nos corps nuées

FOUTRE

Je l'ai tenue entre mes mains très longtemps, la première fois que j'ai compris le pouvoir qui s'y trouvait.

Enflée dans mes mains trop petites, je la voulais partout ; on voulait que je la cache. On, comme si la bêtise avait besoin d'un pronom.

Je voulais l'exposer à la planète entière, lui montrer ce sceptre émergeant de mes hanches, pénétrer la terre pour marquer mon pays.

Ma queue dominait mes pensées.

J'étais homme, j'étais immense et j'allais conquérir le monde à grands coups de bite.

Le conquérir avant que ma queue se dissipe. Au fil des poings. Des bouches. Des vulves. Des culs. De tout ce qui passera sur sa route.

Ma queue n'était pas seule. Personne ne la louangeait d'entre toutes les queues. Au fond, j'étais comme les autres, le pénis recroquevillé, dans toute sa normalité.

Et pourtant. Il a crié dans toutes les parois. Il a signifié sa présence dans d'innombrables bouches. Il a effusé, même, une fois.

Nous étions l'un sur l'autre, humides, bandés, trop bandés. Le désir cumulé comme un système de drainage dysfonctionnel. Ma bite était gorgée de sang et je voulais qu'elle soit partout sur lui, partout dans lui.

Un mouvement brusque, une friction superflue, les flots écarlates à profusion.

À vouloir trop accélérer, le prépuce s'est déchiré.

Tremblements, giclements, pressions manuelles, je bande encore, même vidé de sang,

Je bande encore.

maman cuisinait tellement bien

ne m'en voulez pas coït avorté

je mangeais trop tout le temps

pour le peu qu'il y avait

l'été nous mangions dehors

comme des rongeurs

sélectifs

le reste allait aux rongeurs

les vrais

nous étions de nature altruiste

parfois

De ma bite à maman, il y avait pourtant des kilomètres. Sauf quand nous étions dans la même pièce. Mais nous ne nous intéressions pas à l'inceste. Ça n'aurait pas valu pas la peine. Maman était trop vieille pour enfanter. Inutile de chercher à préserver la lignée.

Il fallait seulement éviter de mourir.

MISE À L'EAU

Ma mère s'éparpille sur le rivage, le seul qu'on a trouvé. Il fait beau pour la première fois depuis six ou sept mois, je ne compte plus. Elle a sorti tous les meubles, tous les vêtements et tout le reste de la maison.

Faut bien aérer. Faut faire semblant que la vie recommence, que c'est du neuf, que notre histoire n'est pas usée comme notre plancher, que tout peut reprendre son cours avec la marée, revenir avec la marée.

Je me faufile entre les écrevisses dans les crevasses de la batture. Le ciel a l'air pastel au printemps. Le fleuve est frette, je me baigne quand même, pour sentir l'eau salée, pour sentir enfin bon.

Maman parcourt le rivage des yeux. Personne au loin. Une exsufflation de soulagement. Faudra retourner entre les branches. Faudra faire les morts. Maman et moi, on est des comédiens.

Chaque printemps il faut recommencer l'inventaire de nos points de repère. Travailler le paysage. Tailler les branches délinquantes. Réaffirmer notre règne sur le monde immobile. On a l'avantage de l'intention et du muscle. On peut ordonner le décor.

[craquement de feuilles au loin]

Aujourd'hui je me suis souvenu de quelque chose de flou. Une odeur. Pas comme celle de l'eau montante. Pas comme celle du feu de brindilles Pas comme celles que je connais bien. Une odeur d'ailleurs que j'ai presque oubliée, mais qui éveille une sensation étrange en moi. Aujourd'hui j'ai senti un autre jour qu'aujourd'hui. Je n'ai rien dit. Je sais que ça ne se dit pas. Je sais pourtant que ça existe.

RÉSIDUS

*y'a pas grand chose icitte qui vaille la peine que tu reviennes
pas une criss de soirée qui mériterait d'être racontée en abusant de l'adjectif épique
trop de vide pour fitter entre mes doigts
trop de nuits passées à attendre la prochaine
y'a pas grand chose qui vaille la peine
pis pourtant j'espère
que tu sois assez con pour revenir
glisser encore entre mes doigts
redessiner ton souvenir dans chacune des fissures
me décrisser comme du monde
jusqu'à la prochaine fois*

STABAT MATER

Je suis la mère d'entre toutes les mères. Je suis la mère d'entre toutes les femmes. Ma chair a créé votre chair, mon souffle a insufflé votre souffle, ma douleur a forgé votre douleur.

stabat mater dolorosa

juxta crucem lacrimosa

dum pendebat filias

Regardez-moi. Regardez-vous en moi. Le corps gémissant, le corps fontaine de toutes les désolations. Je suis le moyen de votre fin, transpercée par la lance de l'ennemi, abandonnée dans la servitude continuelle.

cuius animam gementem

contristatam et dolentem

pertransivit gladius

Ne voyez-vous donc pas, filles innombrables, ma carcasse qui vous implore de vous soulever, de hurler votre colère orageuse, de rejeter toute soumission ?

o quam tristis et afflicta

fuit illa benedicta

mater omnium feminarum

quæ mœrebat et dolebat

pia mater cum videbat

nati pœnas incliti

Je suis la mère de toutes les femmes. Pour le salut de toutes mes filles, je me suis sacrifiée devant eux. J'ai exposé mes fêlures. Je les ai laissé fouiller mes entrailles. Mes viscères. Mon origine. J'ai abandonné ma force, pour que vous n'ayez plus jamais à abandonner la vôtre. Regardez-moi. Ne m'oubliez pas. Je suis la source de votre puissance.

eia mater, fons amoris

me sentire vim doloris

fac ut ardeat cor meum

in amando matrem deam